

Concerto pour épices et plasma ou de la nature des métabolismes virtuels

Alain-Martin Richard

Numéro 57, été 1993

Du performatif où j'espère qu'il en sera question

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46696ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Richard, A.-M. (1993). Concerto pour épices et plasma ou de la nature des métabolismes virtuels. *Inter*, (57), 5–5.

entraînent également leurs guerres territoriales basées sur les distinctions de races et de nations. Parallèlement, d'autres tribus tentent une déterritorialisation de leurs zones d'échanges, comme en Europe et en Amérique du Nord. Mais surtout, par ces découvertes et réalisations technologiques, à travers et peut-être à cause de cette *chaosmogonie* généralisée, les technocraties riches et puissantes produisent maintenant dans une zone de mixité, voire d'hybridation absolue. On constate en effet que les espaces théoriques de conceptualisation utopique ont désormais à peu près tous acquis des capacités de réalisation inconcevables il y a seulement quelques années. Ainsi, on accorde aux environnementalistes leurs parcs marins et leurs sanctuaires d'oiseaux, on donne aux artistes leur réseau de production et de diffusion, on donne aux éternalistes des outils dispendieux et excessivement

sophistiqués pour faire des recherches en biogénétique, les cybernéticiens ont leur projet spatial, etc.

Désormais, les manipulations génétiques sont usuelles. De même les implants électroniques, les puces émettrices, les greffes dans le corps humain. La miniaturisation, liée à des matériaux que le corps tolère ou même ignore complètement, permet depuis longtemps de remplacer des parties mécaniques défectueuses de notre corps, ou même d'organes entiers. Même les êtres bioniques des fictions télévisées semblent ridicules comparés aux vrais que l'on rencontre dans les soirées de famille.

Crise sociale et politique au niveau des masses, crise ontologique au niveau de l'individu. Devant la crainte d'une éternité malade, une nouvelle reven-

Concerto pour épices et plasma ou de la nature des métabolismes virtuels

Goji HAMADA au LIEU. Alain-Martin RICHARD

Deux zones s'interpénètrent en se prolongeant. Il y a des espaces fictifs et des espaces physiques. Il y a des lieux réservés pour le processus artistique, d'autres pour le processus perceptuel. Douze gobelets contenant des épices naturelles font cercle sur une surface noire. Au pied

de chaque gobelet se trouve un capteur qui réagit à la lumière ou au son. Petits capteurs modestes branchés dans une mixeur. Une caméra observe le carton noir. Une autre, de dos au public, observe le performeur et tient le rôle d'observateur de l'action. Derrière, sur la droite, il y a un lutrin avec un texte et quelques accessoires comme des lampes de poche et d'autres senseurs. Devant ce lutrin, un mixeur sono et vidéo. Sur le mur arrière, entre deux moniteurs, un carton blanc que l'on travaillera au fusain plus tard. Il y a de l'organique et du technologique dans l'air.

HAMADA vide le contenu des gobelets au répartissant les poudres et épices selon une construction picturale aux couleurs terrestres : poudre d'ail, cari, cannelle, crème de tartre, poudre de persil... les nuées de poudre en tombant créent des ombres que les capteurs de lumières analysent comme des perturbations dans le flux lumineux et interprètent en signaux musicaux. Cette musique des ombres et ondes lumineuses durera jusqu'à la fin de sa performance.

L'artiste colle ensuite sur lui des capteurs de pulsion sanguine (pléthysmogramme) qui sont reliés à une table de mixage vidéo. Pendant qu'il trace au fusain un autoportrait, ces capteurs réagissent au mouvement et à son flux sanguin et mixent sur le moniteur de droite les prises de vues en direct : soit la rosace d'épices ou lui-même en train de se dessiner. Il fait ensuite couler une traînée de miel sur la surface de ce portrait, puis il récupère ce miel dans un gobelet.

Par la suite, il y incorpore le sang qu'il s'est lui-même prélevé dans une veine de l'avant-bras. Cette mixture sera enfin transvidée progressivement dans chacun des gobelets et ne donnera plus à la fin qu'une petite goutte de sang mêlé de miel et d'épices.

On voit sur l'autre moniteur des images de bombes et des images de la bombe. S'il y a des survivants, c'est qu'il y a forcément des mutants. Ensuite HAMADA lit un texte sur l'identité, sur son identité. Il est né en 1945 ! Au Japon !

La question identitaire relève ici de l'espèce, elle pose le problème non plus en tant que nation, en tant qu'individu appartenant à un peuple, mais comme construction hybride et mutante aux potentiels et aux variétés polymorphes et polysémiques. Ce Moi indécis et hybride construit des espaces esthétiques et tout à coup ces espaces servent de prétexte à d'autres systèmes de représentation. La mécanique qui lie et organise ces systèmes entre eux fonctionne sur le plan des circuits électroniques et des réseaux électriques. Simultanément, l'action de l'artiste produit un tableau abstrait à l'aide de couleurs pigmentaires et une symphonie légère sur des leitmotivs éoliens. Ensuite, dessinant une image, il intervient sur le mixage vidéo. Dans l'espace... à la fin... alors qu'il lit son texte sur l'identité humaine... une installation mixte faite de sang et réseau électronique, de fusain et moniteur télé, d'épices et sons machines. Le cercle rituel est brisé, exalté dans des prolongements technologiques. La part de l'humain est réduite au

geste productif, à la fixité sur une image instantanée, à une représentation tortueuse d'un visage vitriolé.

Il y aurait toujours le vent, toujours le courant et le fluide. Mais il en est de légers qui courent dans nos veines et qui ondulent sur la lumière en maintenant en permanence le son qui donne sa cohésion à l'univers. Il en est de terrifiants, d'une violence extrême qui perturbent et modifient les données. Alors au cœur des forces telluriques déclenchées par la fission de l'atome, qui est ce nouveau mutant aux branchements polyvalents qui se dédoublent en déconstruisant sa nature profonde ? Est-il son, geste, mot, image, est-il un matériau de mixité, une conjoncture aléatoire dont on ne reconnaît que l'enveloppe, la membrane qui nous empêche d'être tout simultanément ? Enfin, cet homme désormais produit tout, même le reflet transmué de ses imaginaires utopiques.

Body and Time, Allegory at Bee Honey Honewcomb, performance de Goji HAMADA présentée au Lieu, le 29 avril 1993 à 20 h, dans le cadre d'une tournée canadienne planifiée par le Western Front et rendue possible par le Fonds Canada-Japon du Conseil des Arts du Canada.